

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 14 (1876)  
**Heft:** 51

**Artikel:** [Nouvelles diverses]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-183954>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

On fourrait dans l'espace qui se trouvait entre le coussin et les cheveux de grandes cocardes de crêpe ou de taffetas. »

La femme, ainsi coiffée, on couvrait ses joues de rouge et l'on y ajoutait quelques mouches. Le bon ton voulait que le rouge fût très épais et montât jusqu'aux paupières inférieures. Cela, disait-on, donnait du feu au regard.

On tenait tant à ce rouge que toutes les femmes avaient dans leur poche une boîte plus ou moins riche dans laquelle étaient les mouches, le rouge, le pinceau et surtout le miroir. Plusieurs dames renouvelaient sans façon, à leur aise, leurs belles joues rouges partout où elles se trouvaient.

Mme de Pompadour fit mieux ; quelques heures avant de mourir elle mit un peu de rouge pour cacher la pâleur de son visage.

Quand une femme ainsi empanachée dansait dans un salon, elle était contrainte de se baisser lorsqu'elle passait sous les lustres, « ce qui lui donnait, dit notre témoin, la plus mauvaise grâce. »

La coiffure des hommes, du reste, étaient à l'avenant : ils avaient des coiffures à l'oiseau, en cabriolet, à la grecque, en marrons. Il résultait de la quantité de poudre dont ils se couvraient que tous les meubles et toutes les tentures en étaient salis.

Lorsque leur coiffure était terminée, on la poudrait en effet à la grande houpe et de loin ; il fallait alors se mettre sur le palier de l'appartement, et c'était l'escalier qui recevait ces nuages de poudre, à la grande incommodité des personnes qui les gravissaient. C'était au point que quelques élégants avaient un cabinet exclusivement consacré à cet usage. Dans ce cas, voici comment on procédait :

Une fois son œuvre finie, l'artiste capillaire, armé de sa houpe de soie, lançait de toute sa force sa poudre en l'air contre le plafond. Puis il continuait ce singulier exercice jusqu'à ce que la tête lui parut à point. Cela s'appelait *poudrer en frimas*.

L'élégant, ainsi paré, faisait son entrée en triomphateur dans les salons, portant à sa montre de longues chaînes d'or où pendaient des breloques, parmi lesquelles une petite clochette pour annoncer son arrivée.

Moquez-vous après cela de nos gommeux et de nos belles qui se coiffent actuellement à la chien. Si disgracieuse que soit cette mode, elle ne le sera jamais autant, comme on voit, que celle que la belle Marie-Antoinette couvrait de son patronage et que Louis XVI souffrait à sa cour.

J.  
(Petit Marseillais.)

La *Gazette de Bombay* renferme dans son supplément du 13 novembre une lettre de M. Mark Tapley, qui rapporte un fait curieux. M. Bonstead, chirurgien-major à Tanca, allait procéder à l'autopsie d'un supplicié, lorsqu'en ôtant la corde qui avait produit la mort par strangulation, il entendit distinctement la syllabe *ma* sortir du gosier du cadavre. Voici ce qui serait arrivé.

Le condamné, homme robuste, appartenant à la caste des pêcheurs, avait été conduit à la potence par un brahmine chargé de le préparer à la mort. Il avait donné les plus grandes marques de piété. Pendant tout le temps des préparatifs et lorsqu'il se trouvait sur la fatale plate-forme, il prononçait avec ardeur le mot *Rama* qui est le nom de la dernière incarnation de Wichnou. Quand il fut lancé dans l'éternité, ce malheureux continua ses pieuses ejaculations. Comme la corde était plus longue de deux pieds, la strangulation fut immédiate à partir du moment où le patient arriva au bout de la corde. La gorge fut obstruée au moment où les muscles phonétiques étaient disposés pour l'articulation de la dernière syllabe du mot commencé.

Quand l'air sortit de la cavité thoracique où il était accumulé avec accroissement de pression, il aurait produit les mêmes effets que pendant la vie.

Les pommes de terre succombaient en grand nombre à la maladie.

Une bonne vieille femme assise près de sa porte, était occupée à séparer les mauvaises d'avec celles qui avaient résisté au fléau, lorsqu'un passant lui dit :

« Vos pommes de terre se gâtent aussi, Française. »

— Hélas ! oui, il y en a au moins les trois tiers de perdues.

La livraison de décembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE vient de paraître et contient les articles suivants :

I. La Jettatura, par M. Marc Monnier. — II. L'art religieux en Suisse. — Les origines de l'art chrétien, par M. François Dumur. — III. Le portrait de Madeleine. — Nouvelle, par M. Louis Favre. — IV. Explorations récentes au Portugal, par M. Aug. Glardon. (Deuxième et dernière partie.) — V. Chronique parisienne : Diaz. — La Correspondance de Balzac. — Le succès de Balzac à l'étranger. — Son influence. — Sa réputation. — La Fontaine et les fabulistes. — Un pamphlétaire au XVII<sup>e</sup> siècle. — Vogue persistante de la fable en France. — Un concours académique en province : Trois cent soixante-seize fabulistes contemporains. — VI. Chronique italienne : MM. Karl Hillebrand, Carducci, Minieri-Riccio, Schiattarella, Salvo-Cozzo, Ernesto Mazi, et leurs récents ouvrages. — Mme Pierantoni-Mancini et Charles Nodier. — Les livres et les revues. — L'amoureux de la grand'mère. — Les librettistes. — VII. Chronique anglaise : Le roman et la famille. Daniel Deronda, par George Eliot. — Les souliers des morts, par miss Braddon. — La nièce de Saint-Simon, par Frank Lee Benedict.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, Lausanne.

L. MONNET.

### Théâtre de Lausanne.

Dimanche 17 décembre 1876.

Une première représentation de

## LES ORPHELINS

DU

## PONT NOTRE-DAME

Grand drame en 8 actes.

Le spectacle sera terminé par

## JE MARIE VICTOIRE

Vaudeville en 1 acte.

Les bureaux s'ouvriront à 6 1/2 heures. — On commencera à 7 heures.

## ARBRES DE NOËL

Papeterie Monnet, rue Pépinet, joli choix d'articles pour arbres de Noël : Bougies et portc-bougies, boules et fruits en verre ; anges, surprises et attrapes ; bonshommes de Noël ; sujets sur boîte ; attaches-perles, etc, etc.